D'OU VIENS-TU JOH

Ils ont 17 ans, parfois 15, et sont déjà des stars : Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Michel Berger, les Rolling Stones, Françoise Hardy ou les Beatles. Ils sont jeunes, beaux et talentueux : tout leur appartient. Jean-Marie Périer, photographe légendaire de Salut les copains, nous livre ses premières images du temps des Yé-Yé, ces années 60 symbole de liberté et de folie. Les adolescents ont désormais droit à la parole, ils vont marquer le siècle en bouleversant les codes du monde entier…

Jean-Marie Périer

IL ÉTAIT UNE FOIS L'ADOLESCENCE…

JEAN-MARIE PÉRIER 1963, PARIS
« Les Beatles ne faisaient aucun effort en français et moi je parlais mal l'anglais, mais on se comprenait. Ici à Paris lors de leur première tournée à Paris »
Tirage C Print, format 60/120, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1967, LOS ANGELES
Les Rolling Stones à Los Angeles se produisaient dans une arène de rodéo. Brian Jones était encore la star du groupe. Il est mort deux ans plus tard.
Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
FEVRIER 1966, PARIS
« Mick Jagger, chez moi rue du Faubourg Saint Honoré »
Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

Page de gauche

JEAN-MARIE PÉRIER
1966, PARIS
« Françoise Hardy et Sylvie Vartan. Elles étaient réellement très amies. A l'époque on ne disait pas que j'étais bon photographe. Comment voulez vous rater quand vous avez ça devant vous ? »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1964, PARIS
« Cette photo de Catherine Deneuve a été prise après la sortie des parapluies de Cherbourg»
Tirage C Print, format 50/80 cm, 15 exemplaires

SAL
LES

JEAN-MARIE PÉRIER
LE 12 AVRIL 1966
À 16 HEURES, PARIS
La photo de classe des 46 chanteurs. Photo réalisée pour le magazine « Salut Les Copains » En haut.
De gauche à droite : Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Jean-Jacques Debout, Hugues Aufray, Catherine Ribeiro, Eddy Mitchell, Danyel Gérard, Claude Ciari, France Gall, Serge Gainsbourg, Franckie Jordan, Michèle Torr, Sheila, Chantal Goya, Dany Logan, Michel Page, Ronnie Bird, Monty, Sophie, Noël Deschamps, Jacky Moulière, Annie Philippe, Claude François, Eileen, Guy Mardel, Billy Bridge, Michel Berger, Michel Laurent, Nicole (Surf), Salvatore Adamo, Thierry Vincent, Tiny Yong, Antoine, Françoise Hardy, Benjamin, Dick Rivers, Monique (Surf), Hervé Vilard, Jocelyne, Dave (Surf), Rocky (Surf), Coco (Surf), Pat (Surf), Pascal (le Petit Prince), Richard Anthony, Christophe.
Tirage C Print, format 80/120, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1967, PARIS
« Même au début du siècle, il aurait eu sa place. Il était la suite logique de Dranem et Maurice Chevalier. »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER 1966, BOIS DE BOULOGNE
« Christophe était un garçon très secret. J'ai toujours été convaincu qu'il aurait pu faire un formidable acteur de cinéma. »
Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER 1966, PARIS
« On pourrait dire d'Antoine qu'il est le précurseur de Mai 68 »
Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

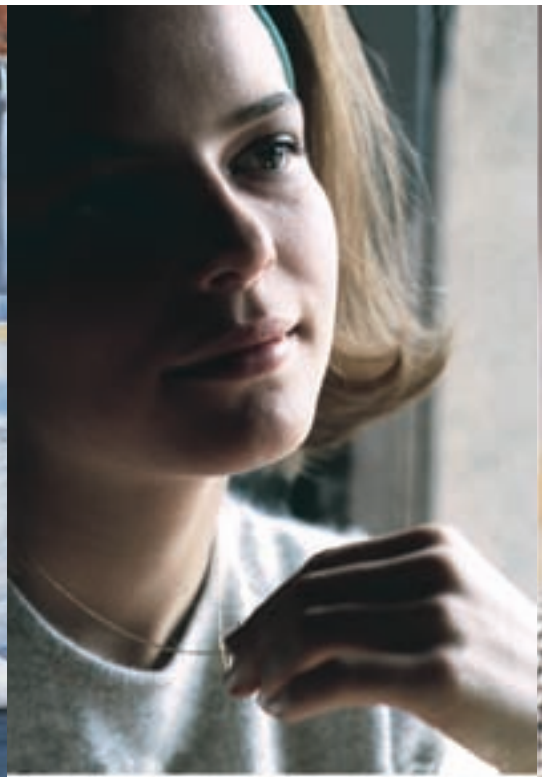
JEAN-MARIE PÉRIER
1963, GROSROUVRE
« Sylvie Vartan, dans la maison de campagne de son fiancé Johnny Hallyday »
Tirage C Print, format 80/120 cm, 10 exemplaires

Page de droite
JEAN-MARIE PÉRIER
1964, PARIS
«Michel Berger. Première photo. Il doit avoir quinze ans tout au plus. »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
MAI 1964, PARIS
« France Gall, elle devait avoir 16 ans, et j'ai très mal connu la petite fille qu'elle était »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1964, NEW YORK
Steevie Wonder à l'époque on l'appelait « little »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER
1967, PARIS
« Sylvie et Sheila en bécassines. Il n'y avait pas à l'époque, la peur d'être jugé, ni l'obsession de protéger son image. »
Tirage C Print, format 60/80 cm, 15 exemplaires



"C'EST LA FAUTE AU PROUST DES YÉ-YÉ"

par **François Weyergans***

La première fois que mon nom fut prononcé à la radio, il le fut deux fois, par Frank Ténot et par Daniel Filipacchi. J'avais publié un article sur leur émission « Pour ceux qui aiment le jazz », je devais avoir 15 ou 16 ans et ils me remerciaient à l'antenne. Que dis-je, dans un premier temps ils m'engueulèrent en direct, ils pensaient que j'avais dit du mal d'eux, ils m'avaient mal lu, si bien que mon nom fut prononcé de nouveau deux fois, toujours par Frank Ténot et par Daniel Filipacchi, huit jours plus tard: ils avaient relu mon article, s'étaient rendu compte que je disais le plus grand bien d'eux (l'article devait être plutôt mal fichu pour prêter à une telle confusion), s'excusaient et me remerciaient! Malheureusement, je n'ai pas entendu les remerciements, ce fut Didier, mon voisin de banc, qui me les raconta en classe. Dans la cour de récréation, je devins le type dont on avait parlé à la radio. Je n'avais pas non plus entendu les reproches, c'était ma sœur aînée qui me les avait rapportés. J'avais raté les deux émissions où on parlait de moi, pourtant je m'arrangeais pour ne rater aucune de ces émissions qui m'apprirent l'existence de l'harmonica de Sonny Terry et de l'orgue de Jimmy Smith.

Quelques années plus tard, je m'endormais régulièrement au lever du jour et je faisais sonner mon réveil pour que je puisse écouter, vers quatre heures de l'après-midi, une autre émission de radio: je devins, pour mes amis, celui qui écoutait « Salut les copains » en prenant son petit déjeuner.

Pardon de parler de moi, mais dès qu'on évoque la musique, l'autobiographie s'impose. Quand avons-nous écouté quoi, et où, et seul ou avec qui?

A Londres, dans les années 60 de "notre" XXe siècle, j'ai eu le choix entre un concert des Beatles et un récital de Ralph Kirkpatrick au clavicorde. J'ai choisi, par provocation, le récital de clavicorde, cet instrument dont le son est si faible qu'il est couvert par la voix humaine. Il y avait un micro. On devrait écrire l'histoire des microphones et des amplis.

Les Beatles, les Rolling Stones, Bob Dylan, je les préfère un peu plus tard, à la fin des années 60, quand, une sorte de maturité précoce aidant, ils ont découvert cette simplicité qui a donné le Sgt. Pepper ou l'album blanc pour les uns, Going Home pour les Stones, Sad Eyed Lady of the Lowlands pour Dylan: quelle révélation, le double album où cette chanson occupait une face de 33-tours...

On nous parlait de l'adolescence, que j'avais découverte pour ma part en réfléchissant tout seul dans mon coin. Pas besoin de chansons pour ça. Un roman de Dostoïevski, intitulé l'Adolescent, avait réglé la question depuis longtemps. Il commençait par: « N'y tenant plus... »

J'aimais Françoise Hardy. J'aurais volontiers tourné un documentaire sur elle, au lieu de quoi je filmais les danseuses du Ballet du XXe siècle, des filles pas mal non plus. La petite série de photos où Françoise Hardy passe de la machine à écrire à la guitare, avec les papiers chiffonnés, me touche plus aujourd'hui qu'alors. La machine à écrire ressemble à celle sur laquelle, dans la salle de rédaction des Cahiers du cinéma (quelques années avant le rachat des Cahiers par... Filipacchi), je tapais mon article sur Lola - Jacques Demy m'emmena plus tard boire un verre avec Catherine Deneuve après la projection de la copie zéro des Parapluies de Cherbourg.

J'ai dîné chez Mick Jagger à Londres: Bianca lui reprochait de me servir un plat typiquement anglais, du lapin accommodé je ne sais plus comment. Il répondit: « Mais il faut que François sache que la cuisine anglaise est merveilleuse. » Avec Mick, nous avons parlé ce soir-là de Claude Lévi-Strauss.

J'arrête. Je ne vais pas écrire mes Mémoires d'outre-tombe. C'est la faute à Jean-Marie Périer, le Proust des Yé-Yé. Salut Jean-Marie! ●

JEAN-MARIE PERIER

“Il régnait une insouciance et une légèreté qui donnaient aux événements le sentiment de ne pas être sérieux. Sur ce plan, je suis au regret de vous le dire : la fête est finie ”

Il est d’usage de penser que la naissance de l’adolescence eut lieu vers 1955 aux Etats-Unis, d’abord avec l’avènement du rock’n’roll par le truchement d’Elvis Presley, ses déhanchements agressifs, sa lippe de voyou et sa glorification du blues des noirs du Sud profond. Ensuite par le passage éclair de James Dean sur les écrans de Hollywood. Sa fragile insolence fit exploser la révolte sous-jacente d’une jeunesse étouffée par l’esprit obtus d’une middle-class judéo-chrétienne dans un nouveau monde aux mains de « vieux » certains d’avoir raison. En baissant la tête pour mieux regarder par-dessous, comme tout bon disciple de l’Actors Studio, il permit à une génération entière de relever la sienne pour affronter l’autorité des grandes personnes. Avant 1955, on passait de l’enfance à l’âge adulte, de la culotte courte au mariage, sans profiter de cette frange fragile de l’existence qu’on appelle l’adolescence. En réalité, le premier acte précurseur de cette révolte à venir, c’est l’écrivain J.D. Salinger qui l’inventa en 1951 en écrivant l’Attrape-cœur. En effet pour la première fois dans la littérature moderne, un adolescent fuyait le cocon familial pour aller, trois jours durant, traîner dans les rues de New York. L’errance de cet enfant jugeant l’univers des adultes dans une ville hostile était le premier geste « adolescent » du siècle, il annoncait un chamboulement destiné à devenir mondial à la fin des années 50. Mais c’est Presley, Dean et Brando qui sonnèrent l’alarme en donnant un visage à cette rébellion.

Les Français, eux, savouraient l’après-guerre en compagnie des « zazous » tandis que le général de Gaulle peaufinait son image de père de la nation. Quant à moi, comme beaucoup d’enfants de mon pays, j’étouffais sans savoir pourquoi en plongeant mon nez dans les pochettes des 33-tours américains de chez Lido Musique dans l’espoir de respirer un peu de l’air de « là-bas ». L’Amérique m’illuminait de héros intouchables, des Frank Sinatra insolent, Robert Mitchum indomptable et Richard Widmark énigmatique, le tout dans ce Paris pourtant bien joli, mais que je trouvais trop raisonnable. Je rêvais du Colorado et ses immmensités dans un paysage décourageant de « René Coty ».

À Europe N° 1, déjà, avec leur émission Pour ceux qui aiment le jazz, Daniel Filipacchi et Frank Ténot éclairaient les nuits des esseulés jusqu’au fond des provinces en leur faisant découvrir la musique des Noirs de Harlem et leur joyeuse façon de transcender la tristesse.

Ils étaient sans le savoir les annonciateurs d’une révolution prochaine.

Et c’est un petit Belge sans famille qui va réveiller la jeunesse française. Johnny Hallyday tourne à jamais le dos à Jean-Philippe Smet pour amener bientôt les enfants de chez nous à chanter comme les Américains. En ce temps-là, c’est Trenet, le fou chantant, qui représente la fantaisie et accompagné d’André Claveau, Patachou, Philippe Clay, Lucienne Boyer, Jean Sablon ou Georges Ulmer il monopolise les ondes et même si la façon de chanter de Johnny est encore maladroite, elle tend vers une modernité qui échappe aux parents de ceux qui l’écoutent. Aussi lorsqu’en 1959, Europe N° 1 lance Salut les copains, cette émission devient immédiatement le signe de ralliement des 12 à 20 ans, au grand dam d’un univers musical dépassé. Johnny, Eddy Mitchell avec les Chaussettes noires ainsi que Dick Rivers et les Chats sauvages sont les premiers à imposer le rock’ n’roll alors qu’il est encore une danse. Il faudra attendre l’arrivée de la vague anglaise pour que cela devienne « le rock », autrement dit plus qu’une musique, un style de vie.

Le mouvement est en marche depuis un moment déjà au Golf Drouot, le seul club de Paris à diffuser cette musique pour les jeunes qui rêvent de blousons noirs. Rêves issus du film The Wild One (l’Equipée sauvage) dans lequel Marlon Brando catalyse à lui seul tous les symptômes de la révolte adolescente.

Jusqu’en 1962, la guerre d’Algérie monopolise toujours ce que l’on n’appelle pas encore les médias, et c’est lorsque Daniel Filipacchi crée le journal Salut les copains que le phénomène de la jeunesse prend une ampleur qui dépasse tout le monde. A commencer par votre serviteur, puisque c’est à partir de là que je deviens le photographe attitré du magazine, et je suis loin d’imaginer à quel point cette décision va changer ma vie. Suivant l’exemple de ce qui se passe en Amérique, avec son journal et son émission, Daniel n’est pas seulement en train d’inventer un futur groupe de presse, il crée aussi un marché réservé à son public. Le jeunisme n’est pas loin de naître.

Les adolescentes françaises s’identifient avec ferveur à une petite émigrée bulgare du nom de Sylvie Vartan et à Françoise Hardy, une longue jeune fille sage aux yeux tristes comme le square de la Trinité. Déjà sautillant, Claude François débarque d’Egypte, la petite Sheila quitte son marché, et le tour est joué. Pour la première fois, de très jeunes gens gagnent beaucoup plus d’argent que les adultes, autrement dit plus que leurs parents. Johnny Hallyday casse chaque mois un bolide qui, à lui seul, coûte plus que ce que son père gagnera dans toute sa vie. Mais le vrai choc a lieu le 21 juin 1963 lorsque Daniel organise un concert gratuit pour fêter le premier anniversaire du journal. Lorsque, dans son émission, il donne rendez-vous aux auditeurs sur la place de la Nation, il pense faire chanter Johnny et Sylvie devant 5 000 personnes. Il en arrive 150 000 et ce qui de-

JEAN-MARIE PERIER 1963, CAMARGUE
« Johnny et Sylvie Vartan, tout jeunes fiancés »
Tirage C Print, format 80/120, 10 exemplaires

JEAN-MARIE PÉRIER 1963, PARIS
Illustration d'une séance de travail. Composition réalisée pour l'intérieur d'une pochette de disque de Françoise Hardy.
Tirage C Print, format 50/80 cm, 15 exemplaires

vait n'être qu'une fête vire à l'émeute.

A partir de là tout va très vite. Daniel et son associé Frank Ténot vont créer le journal Mlle Age tendre, la petite sœur de « SLC ».

Enfin, pour couronner le tout, la vague anglaise arrive, emmenée par les Beatles et leur immédiate popularité mondiale. J'eus la chance de les rencontrer dès le début de leur carrière. La vie en tournée avec eux était légère, folle et très gaie. Au début j'eus un peu de mal à communiquer avec eux, leur accent cockney était incompréhensible et ils ne faisaient aucun effort. Mais je réussis à me faire accepter et c'est ainsi qu'ils m'engageront un peu plus tard pour faire des pochettes de disques destinées au marché anglais (Penny Lane et I'm the Walrus). Ils me laissèrent construire un studio photo dans Abbey Road tandis qu'ils enregistraient Sgt Pepper. Mais dans ce que l'on appelle désormais « le swinging London », un groupe arrive qui va tout changer, les Rolling Stones. J'avoue qu'ils vont tout de suite devenir, de loin, mes préférés. Directement inspirée des joueurs de blues noirs, l'insolence de leur attitude va accélérer l'envie des adolescents du monde entier de briser les codes. Ils vont devenir le versant noir du rock, avec eux les tournées étaient plus sombres, plus violentes. Elles n'étaient pas organisées comme de nos jours où elles ressemblent à des usines sur roulettes, avec des concerts à 100 000 places où les artistes ont l'air de têtes d'épingle entourées d'immenses écrans de télévision. C'était un bordel plus ou moins bien organisé, qui, certes, présentait des dangers, comme on le verra aux Etats-Unis à Altamont où un spectateur succombera sous les coups de couteau d'un Hell's Angel, mais chaque concert était une aventure en soi et ne ressemblait à aucun autre.

Pendant ce temps, en France, le mariage de Johnny et Sylvie tirait les ventes de Salut les copains à 1,5 million d'exemplaires, le marché de l'adolescence était indiscutable et tout le monde tentait d'y entrer. C'est à partir de cette époque que certains parents commencèrent à s'habiller comme leurs enfants.

En 1966, un artiste des plus mystérieux change à lui seul la face de la chanson anglo-saxonne. Alors que depuis des lustres les paroles tournent autour de l'amour et du plaisir de danser, Bob Dylan prouve que dans une simple >>suite page 97